



**Germanica**

8 | 1990

Culture et violence dans la philosophie allemande du  
XXe siècle

---

## Quelques aspects de la philosophie du langage (Frege, Husserl, Wittgenstein) et leur incidence en linguistique

André Rousseau

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2472>

DOI : 10.4000/germanica.2472

ISSN : 2107-0784

### Éditeur

Université de Lille

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1990

Pagination : 203-241

ISBN : 9782913857025

ISSN : 0984-2632

### Référence électronique

André Rousseau, « Quelques aspects de la philosophie du langage (Frege, Husserl, Wittgenstein) et leur incidence en linguistique », *Germanica* [En ligne], 8 | 1990, mis en ligne le 15 mai 2014, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2472> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2472>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Quelques aspects de la philosophie du langage (Frege, Husserl, Wittgenstein) et leur incidence en linguistique

André Rousseau

---

- 1 La linguistique, qui s'est constituée en discipline autonome à l'extrême fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en s'affirmant grâce aux efforts de F. de Saussure (1857-1913) et face à la sociologie d'E. Dürkheim (1858-1917), peut à l'heure actuelle s'ouvrir vers les disciplines voisines et récupérer ainsi des pans entiers de son champ de compétence (dont l'énonciation et la pragmatique sont les exemples les plus récents) et peut aussi nouer un dialogue privilégié et fécond avec la philosophie, dont elle est issue : Aristote suffit à le prouver.
- 2 Deux branches de la philosophie sont concernées au premier chef par ce dialogue : la logique et le calcul logique, comme nous l'avons montré récemment (A. Rousseau, 1986 et 1989) et la philosophie du langage, dont les rapports avec la linguistique s'annoncent prometteurs, comme en témoignent par exemple les analyses de B. Russell, H. Reichenbach et Y. Bar-Hillel sur les déictiques (« expressions indexicales ») ou la théorie des « actes de langage » de J.L. Austin. Cette collaboration sera illustrée par trois auteurs, qui sont – à des titres divers – des spécialistes de la philosophie du langage : Gottlob Frege (1848-1925), auteur de la *Begriffsschrift* (1879), qui est directement à l'origine du calcul des propositions, et célèbre par son article *Über Sinn und Bedeutung* (1892) ; Edmund Husserl (1859-1939), dont l'œuvre est largement consacrée à la phénoménologie et dont nous ne retiendrons qu'une partie des *Logische Untersuchungen* (1900-1904), le chapitre IV du tome II, 2<sup>e</sup> partie, sur *L'idée de grammaire pure*, qui a directement inspiré un ouvrage de J.L. Gardies ; enfin Ludwig Wittgenstein (1889-1951), élève et ami de B. Russell, connu comme l'auteur du *Tractatus Logico Philosophicus* (1922), des *Philosophische Untersuchungen* (1953) et aussi des *Carnets*.

- 3 Traiter de philosophie du langage en ne retenant que des auteurs de langue allemande (et en excluant les Anglo-Saxons) est incontestablement une entreprise artificielle et arbitraire (à beaucoup d'égards, par exemple, G. Frege est inséparable de B. Russell), inconvénient auquel nous avons remédié en présentant non un panorama d'évolution ou un tableau d'ensemble, mais en choisissant quelques carrefours fondamentaux, comme la *signification*, la *proposition*, la *négation*, qui nous permettront de cristalliser de manière thématique l'apport de la philosophie du langage à la linguistique ou, plus simplement, de dégager les nœuds de convergence.

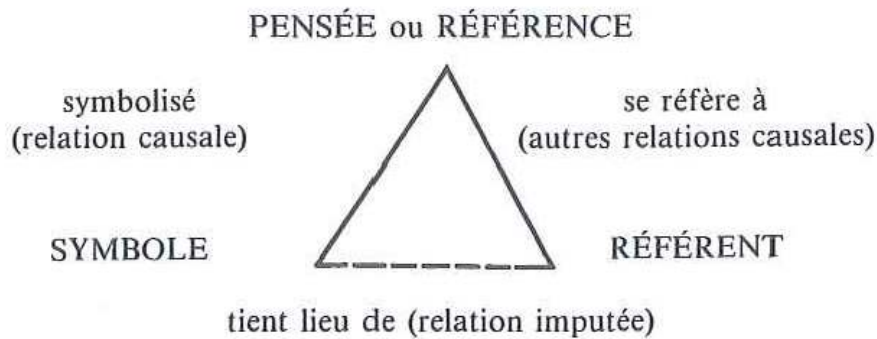
\*

## I) Le problème de la signification

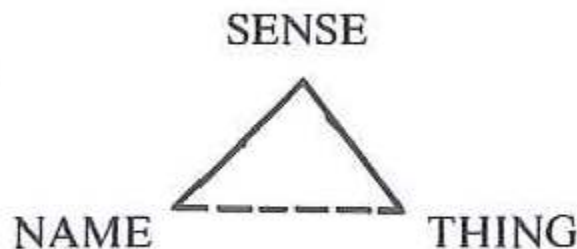
- 4 Le problème de la signification est le problème central de tout langage : comment un signe, qui n'est qu'une suite de phonèmes, a-t-il la faculté à la fois de référer à une entité et d'acquiescer du signifié ? Ce mécanisme, dont nous cherchons à découvrir les rouages, n'est possible que par un jeu de *conventions*, qui ancrent le langage dans les codes sociaux et les institutions sociales.

### 1.1. Position du problème

- 5 La question fondamentale de la signification, « qu'est-ce que signifier ? », a été pendant longtemps du ressort exclusif des philosophes, c'est-à-dire soulevée dans le cadre de réflexions sur les relations entre la langue, la pensée et le monde (ou la réalité). La sémantique linguistique s'est contentée, dès sa naissance avec Michel Bréal en 1897 (*Essai de sémantique, science des significations*), d'être descriptive, en traitant des rapports entre forme et sens, et également historique, en distinguant les types d'évolution du sens.
- 6 Chez les Grecs, nous rencontrons deux traditions : l'une dont le débat porte sur la nature du lien qui unit le mot et la chose (lien naturel, *physei*, ou lien conventionnel, *thesei*) et qui se répercute jusqu'au Moyen Âge par la querelle entre les nominalistes et les réalistes ; l'autre, qui substitue à la dichotomie ancienne une trichotomie nouvelle, instituée par Platon dans le *Cratyle* (où Socrate évoque « la manifestation de ce à quoi nous pensons en parlant ») et constituée par la chose, sa représentation et sa dénomination. Ensuite, les Stoïciens associeront le signifiant (*to semainon*), le signifié en tant que représentation (*to semainomenon*) et l'objet en tant qu'entité extérieure (*to tynchanon*). Cette trilogie se retrouve dans la scolastique comme vox « forme phonique », *conceptus* « concept » et *res* « chose » (cf. la formule : *voces significant res mediantibus conceptibus*) et jusque dans les théories plus récentes, connues sous le nom de « triangle sémiotique ».
- 7 La forme du triangle a été utilisée initialement par les Anglais C.K. Ogden et I.A. Richards en 1923 dans leur ouvrage, *The Meaning of Meaning* :



- 8 Le fait décisif dans ce schéma est qu'il n'y a pas de relation directe, immédiate, entre l'expression linguistique et l'état de choses dans la réalité, mais que l'expression linguistique (symbole) ne peut référer à la réalité que par l'intermédiaire de la notion conceptuelle.
- 9 Le sémanticien St. Ullmann a proposé en 1957 dans *The Principles of Semantics* une version modifiée du triangle



- 10 qui lui permet de définir ainsi la signification : « La signification (*meaning*) est une relation réciproque entre le nom (*name*) et le sens (*sense*), qui leur permet de s'évoquer mutuellement ». Cette définition met à juste titre l'accent sur la notion de relation.

## 1.2. Les thèses de Gottlob Frege

- 11 A première vue, G. Frege se situe tout à fait dans cette lignée sur les théories du signe, car il suffit d'ajouter *Ausdruck* « expression » au titre de son article et nous obtenons un « triangle sémiotique » : *Ausdruck*, *Sinn*, *Bedeutung*. G. Frege a traité de cette question dans l'article célèbre *Über Sinn und Bedeutung* (1892), qui passe pour être « le texte fondateur de la sémantique logique », et dans un fragment de 1895 *Ausführungen über Sinn und Bedeutung*. En exposant succinctement les principales thèses que soutient Frege, nous pourrions mieux mesurer l'avance qu'il a prise sur des linguistes comme M. Bréal, F. de Saussure, dont le CLG. est de vingt ans postérieur, ou Ogden et Richards.
- 12 La pierre angulaire de la démonstration de Frege est la notion d'« égalité » (*Gleichheit*). Il s'interroge sur deux types d'égalité :  $a = azta = b$ , qui sont également connus dans les langues comme dans un rapport d'*ipséité* dans un cas et un rapport d'*identité* dans l'autre. Or, tout signe ou expression indique à la fois ce qu'il désigne (sa référence) et sa

« manière d'être » ou son « mode d'existence » (all. *die Art des Gegebenseins*<sup>1)</sup>, c'est-à-dire son sens.

- 13 Les égalités considérées ne sont valables que si *a* et *b* sont des expressions différentes du même objet : c'est-à-dire que leur référence est la même, alors que leur sens est différent. Et Frege illustre son analyse par l'exemple célèbre de *Vénus*, qui est tantôt « l'étoile du matin », tantôt « l'étoile du soir » : la référence reste évidemment la même dans les deux cas (puisque'il s'agit de *Vénus*), mais le sens de chaque expression est forcément différent.
- 14 L'analyse d'une égalité banale comme  $a = b$  a conduit Frege à distinguer deux composantes de la signification, qu'il a respectivement appelées *Sinn* « le sens » et *Bedeutung* « la référence » (en liaison avec *auf etwas deuten* « indiquer, montrer »<sup>2)</sup>) et qu'il définit par la formule : « Un nom propre (mot, signe, combinaison de signes, expression) exprime son sens, réfère ou désigne sa référence. Avec le signe, nous exprimons le sens du nom propre et nous désignons sa référence » (p. 46 de l'édition allemande). Mais il ne faudrait pas croire que toute expression douée de sens ait *ipso facto* une référence pour Frege : ainsi, il prend l'exemple de l'expression « la rangée la moins convergente », pour laquelle on peut démontrer qu'une telle rangée n'existe pas.

### 1.3. Critique des analyses de Frege

- 15 H.U. Hoche a entrepris, dans un article de 1973, une critique de la notion de « référence d'un nom propre », que Frege concevait comme étant l'objet lui-même (*Gegenstand*) et qui permet son identification dans des énoncés égalitaires comme « L'étoile du soir est l'étoile du matin ». Il fait notamment observer que tous les noms propres ne correspondent pas obligatoirement à un objet présent dans la réalité, surtout si celui-ci n'existe plus (ex. *Aristote*) ou s'il n'existe pas encore (ex. *le bungalow prévu par M. Meier*) ou *a fortiori* s'il appartient au domaine de la fiction (ex. *L'Odyssée* ; *Le roi Drosselbart*). En fait, cette critique n'est qu'un début ; il faut aller beaucoup plus loin et envisager le problème de la référence dans son ensemble.

### 1.4. Une nouvelle conception de la référence

- 16 La notion de « référence » est généralement conçue et définie en philosophie comme l'identification pure et simple du signe avec la chose ; mais cette conception est beaucoup trop rudimentaire et sommaire pour l'analyse du langage. G. Frege lui-même ne prend comme exemples de référence que des expressions telles que « l'étoile du matin » ou « l'étoile du soir » ; et c'est précisément un élément de sa démonstration de montrer que « le corps céleste le plus éloigné de la terre » n'a certainement pas de référence. Il s'agit bien ici d'une *référence ad oculos*, qui se contente d'identifier l'objet dans la réalité sensible ; en effet, il existe nécessairement un tel corps céleste, même si l'œil humain ou le télescope ne réussit pas à la découvrir.
- 17 Or, le langage requiert dans son fonctionnement une autre conception de la référence : il y a en effet d'autres objections à adresser à l'analyse de Frege, qui reste sommaire sur ce point. Nous pourrions nous demander quelle est la référence d'un qualificatif (exemple *beau*), celle d'un prédicat (exemple *chanter*), celle d'un substantif « abstrait » (exemple *amour*), celle d'un adverbe (exemple *obligamment*) et, pour couronner le tout, celle d'un énoncé. Les théories modernes de la référence invitent à distinguer entre

d'une part les éléments prédicatifs (par exemple verbe, qualitatif, etc..) ou employés en fonction prédicative (exemple *Il est professeur*), qui représentent l'acte énonciatif et n'ont par conséquent pas de référence (?) et d'autre part les éléments nominaux, qui représentent la partie perceptible de l'énoncé et offrent une référence. Il faudrait en outre distinguer entre les moyens de référence indépendants de la situation (exemple *ranimai en question ; l'individu concerné ; etc.*) et ceux qui en sont dépendants (exemple *je, ici, etc.*).

- 18 Il s'agit d'abord de proposer une définition de la *référence* qui permette d'englober tous les cas de figure (substantif « abstrait » ; substantif générique : *la montagne a encore tué*), comme celle proposée par J. Lyons : « La notion de référence implique une existence ou une réalité soit physique, soit fictive ou abstraite » (*Linguistique générale* p. 326 s.) ou celle de D. Wunderlich : « renvoi à une réalité, qu'il s'agisse d'un univers perceptible ou seulement fictif / anticipé » (*Arbeitsbuch Semantik, passim*). Il faut aller plus loin en envisageant une conception de la référence qui permette d'unifier référence physique et référence fictive, car le processus de la référence est unique, qu'il s'agisse de *Vénus* ou de *l'Atlantide*. Le fait fondamental est que la référence est en rapport avec la représentation, même plus : la référence est le produit de la représentation dans l'univers de discours : celui-ci crée une référence, que, personnellement, nous appelons le *référé*<sup>3</sup> par symétrie avec le signifié.
- 19 La conséquence de cette analyse est la nécessité de séparer le *référé* dans l'univers de discours, issu de la situation de communication, et l'*objet* ou la *chose*, tels qu'ils apparaissent éventuellement dans le monde extérieur. Le langage constitue bien un monde en soi, un univers intermédiaire entre l'homme et le monde extérieur : c'est par cette fonction médiatrice que le langage peut représenter le monde et permet d'agir sur lui.

## 1.5. Justification philosophique de cette position

- 20 La justification première de cette analyse se rencontre dans les travaux d'Alexius von Meinong (1853-1920). Cet Autrichien, professeur à Graz, a publié au début du siècle trois ouvrages novateurs, parmi lesquels *Über Gegenstandstheorie* (1904), qui nous intéresse directement ici, car sa « théorie des objets » concorde parfaitement avec la théorie de la référence que nous venons d'esquisser. Le problème initial, qui détermine toute la réflexion philosophique de Meinong, est de savoir comment il se peut qu'une assertion niant l'existence de quelque chose puisse être à la fois vraie et pourvue de sens.
- 21 Pour Meinong, « la totalité de ce qui existe, a existé ou existera est infiniment petite comparée à la totalité des *objets de connaissance* »<sup>4</sup>. Il faut avant tout se débarrasser du *préjugé* qui nous fait admettre que ce qui n'est pas réel n'est tout simplement rien du tout. Sa théorie des objets consiste à postuler différentes classes d'objets, correspondant à autant de types de saisie mentale. Ainsi, parmi les objets de présentation, qui sont de véritables objets au sens strict, Meinong distingue entre ceux qui sont caractérisés par l'existence (*Existenz*) et ceux qui sont caractérisés par la subsistance (*Bestand*)', de même, parmi les objets de pensée ou « objectifs » (*Objectiv*), qui correspondent à des objets d'actes cognitifs, figurent les relations de similarité et de différence, les idées, les jugements, les suppositions, les nombres, etc...
- 22 L'une des thèses essentielles est « le principe d'indépendance de l'"être-ainsi" (*Sosein*) par rapport à l'"être" (*Sein*) » : ainsi une « montagne d'or » est en or et est une

montagne, même si de tels objets n'existent pas. L. Linsky commente en ces termes l'indépendance de « être-ainsi » vis-à-vis de l'« être » : « Le fait qu'un objet ait telles ou telles caractéristiques est indépendant de son existence ; le cercle carré est circulaire et carré, bien qu'il n'existe pas. On peut rendre vraies ou fausses des assertions concernant ce qui n'existe pas, par exemple sur Zeus, Pégase ou la montagne d'or. Il serait faux de dire de Pégase qu'il est un canard et vrai de dire qu'il est un cheval. Mais, dans ce cas, l'« être-ainsi » de Pégase doit être indépendant de son être. Pégase présente la caractéristique d'être un cheval indépendamment du point de savoir s'il existe » (*op. cit.*, p. 35).

- 23 Le problème de l'existence des choses dans la réalité sensible est secondaire ; la seule condition pour accéder au statut d'objet est d'être objet de connaissance, ce qui est exactement conforme à celle que nous formulions à propos du référé.

## 1.6. Justification linguistique des analyses précédentes

- 24 Saussure avait proposé une analyse du signe en *signifiant* plus *signifié*. L'absence d'un troisième terme montre à l'évidence que Saussure a décrit le signe comme unité du code, de la langue. Mais nous récusons ici cette conception du signe comme unité à double face, reposant sur une symétrie entre signifiant et signifié, que L. Hjelmslev a érigée en dogme de sa théorie linguistique. En effet, cette symétrie proclamée par l'école saussurienne est spécieuse pour la simple raison que *le signifiant n'est que la manifestation du signifié* et lui est donc subordonné. C'est certainement une réflexion de ce genre qui est au point de départ des analyses de G. Frege sur *sens* et *référence*.
- 25 Ayant mis de côté le signifiant en accord avec Frege, nous voudrions montrer que, dans la théorie du signe, l'essentiel porte sur la liaison entre le *signifié* et le *référé* et que le signifié n'est pas isolable du référé – contrairement à ce que semble avoir pensé Frege sur ce point. Pour les besoins de la démonstration, nous utiliserons des cas de fonctionnement limite du signe, qui révéleront les aspects prégnants de son utilisation.

### 1.6.1. L'expérience du non-sens

- 26 Le non-sens existe dans la langue : nous en voulons pour preuve les poèmes d'Henri Michaux ou la ballade anglaise de *Jabberworky*. L'exemple suivant, emprunté à N. Ruwet :

(1) Les verchons fourgus bourniflaient.

- 27 nous montre que l'on ne peut adhérer à la doctrine saussurienne de l'union d'un signifiant et d'un signifié. En effet, le signifiant est présent, grammaticalement correct ; nous avons à faire à une ebf dans laquelle nous pouvons identifier le G.N. sujet avec ses constituants lexicaux (nom, adjectif) et ses catégories grammaticales (défini, pluriel) et d'autre part le prédicat, auquel sont accrochées les marques des catégories de l'énoncé (passé, indicatif). Mais, si cette séquence de signifiants ne possède aucun signifié propre, c'est uniquement parce qu'il n'y a pour l'auditeur chargé de décoder *aucun référé* au prédicat et à l'argument de cet énoncé. Nous en tirons alors la conclusion qui s'impose : le signifié n'a pas d'existence autonome ; il la reçoit au contraire de la présence d'un référé.

### 1.6.2. L'expérience de la mythologie

- 28 Dans le cas du mot *licorne* par exemple, chacun sait qu'il s'agit d'un animal fabuleux, qui n'a aucune existence réelle dans le monde qui nous entoure. Et pourtant, pour tout auditeur cultivé, *licorne* a bel et bien un signifié : pourquoi ? Là encore, c'est l'existence d'un référé implicite, à savoir la célèbre tapisserie de *La Dame à la licorne*, qui confère un signifié à l'expression en question. Et cet exemple nous permet de préciser la nature du référé : celui-ci est présent, indépendamment de l'existence ou de la non-existence d'un objet dans la réalité sensible. Il faut donc faire place à un référé socialisé, linguistique – parce qu'il relève du fonctionnement du langage – sans rapport direct avec le monde extérieur : c'est en cela que le langage ne pourra jamais être un jour pur reflet de la réalité.

### 1.6.3. L'expérience de l'onomatopée

- 29 Nous avons à faire à nouveau à un fonctionnement du signe qui n'est pas d'usage courant, car le lien entre le signifiant et l'objet évoqué n'est pas arbitraire, mais imitatif. L'exemple de *miauler* /mjole/ (anglais *to mew*, allemand *miauen*) nous montre une suite de phonèmes qui n'est pas arbitraire, mais cela ne suffit pas à lui conférer un signifié. C'est la référence à « chat », plus exactement à « cri du chat » qui permet d'attribuer un signifié à *miauler*. Dans le cas de l'onomatopée, la distance entre le référé et le signifié est la plus réduite possible ; il se peut même qu'elle soit nulle. Toujours est-il que cet exemple confirme la conclusion tirée des exemples précédents : *Il n'y a pas de signifié sans référé*. C'est une précision et un complément nécessaire apportés à l'étude de Frege sur *Sinn* et *Bedeutung* et obtenus par une analyse plus fouillée du phénomène complexe de la référence.

## II) Modèle d'une « linguistique du signifié »<sup>5</sup>

- 30 En faisant la synthèse des analyses précédentes et en nous appuyant sur les points acquis : 1) le signifiant n'est que la manifestation du signifié ; 2) l'essentiel est le lien qui s'établit entre signifié et référé ; 3) le référé n'est pas l'objet même, nous voudrions tenter d'émettre une hypothèse de travail sur la relation signifié-référe, qui nous permette d'aller plus loin dans cette « linguistique du signifié », dont Jean Fourquet a lui-même jeté les bases il y a quelques années.

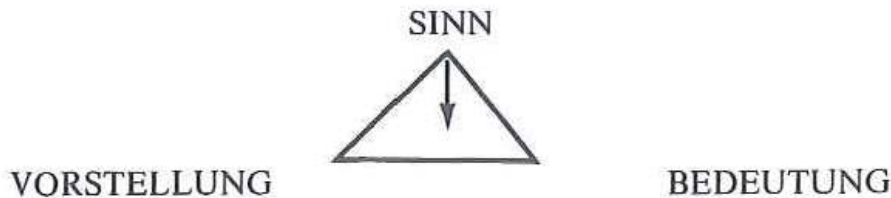
### 2.1. Les analyses de Frege

- 31 Toujours dans le même article, *Über Sinn und Bedeutung* (1892), G. Frege distingue au total trois éléments : le sens, la référence, mais aussi la représentation. Comme nous l'avons défini précédemment, « le sens d'un nom propre est donné à quiconque connaît suffisamment la langue ou l'ensemble des désignations dont il fait partie » (*op. cit.*, p. 104). La *référence* est chez Frege toujours la référence à l'objet lui-même – conception que nous avons rectifiée en introduisant la notion de référé. Le troisième terme que Frege introduit dans son article et auquel on ne prête pas toujours assez attention est celui de « représentation » (*Vorstellung*), qu'il définit lui-même de la manière suivante : « La représentation associée à un signe doit être distinguée de la référence et du sens de ce signe. Si la référence d'un signe est un objet perceptible par les sens, la



représentation que j'en ai est une image intérieure, née des souvenirs des impressions sensibles que j'en ai reçues et des activités internes comme externes que j'ai exercées...

- 32 La représentation est subjective ; celle de l'un n'est pas celle de l'autre. Ainsi il va de soi qu'il y ait de multiples différences entre des représentations associées au même sens. Un peintre, un cavalier, un zoologue associeront vraisemblablement des représentations très diverses au nom « Bucéphale ».
- 33 Par là, la représentation se distingue essentiellement du *sens* d'un signe, qui peut être la propriété commune de plusieurs individus et qui n'est donc pas partie ou mode de l'âme individuelle ; car il est bien difficile de nier que l'humanité possède un trésor commun de pensées, qui se transmet d'une génération à l'autre (*Funktion, Begriff, Bedeutung*, p. 43-44)<sup>6</sup>.
- 34 Ainsi Frege propose une conception ternaire du signe, qu'il explicite en ces termes : « La *référence* d'un nom propre est l'objet même que nous désignons par ce nom ; la *représentation* que nous lui associons est entièrement subjective ; entre les deux se trouve le *sens*, qui certes n'est plus subjectif comme l'est la représentation, mais qui n'est pas pour autant l'objet même » (*ibid.* p. 44). Nous pourrions représenter, sous notre responsabilité, cette conception par la figure suivante :



- 35 Si la représentation et la référence sont nettement distinguées, il n'en est pas de même du sens ; est-il de nature linguistique ou conceptuelle ?

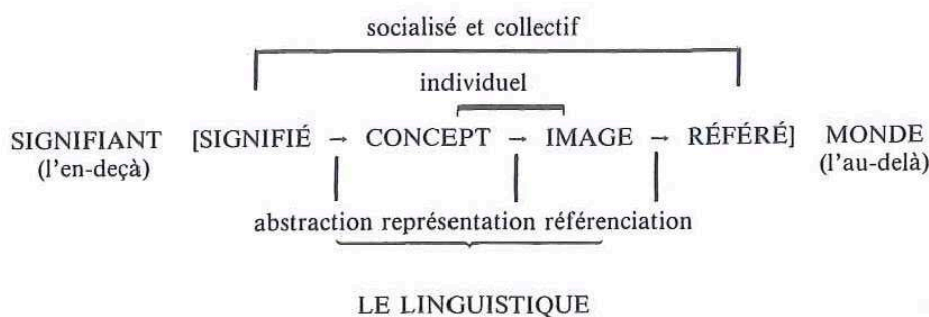
## 2.2 Ambiguïtés dans les analyses du signe

- 36 Les discussions menées par différents auteurs sur la nature du signifié ou du contenu montrent à l'évidence que, malgré la tentative de G. Frege en 1892 pour distinguer sens, référence et représentation, qui ne constitue pourtant qu'un premier pas, de nombreuses confusions se sont introduites entre ces notions et d'autres, plus ou moins voisines.
- 37 Ainsi, F. de Saussure lui-même identifie dans le *CL.G.*, publié posthume en 1916, le signifié et le concept ; « Nous appelons signe la combinaison du concept et de l'image acoustique... Nous proposons de remplacer concept et image acoustique respectivement par signifié et signifiant » (*op. cit.*, p. 99). Ce ne serait pas grave concernant le seul *CL.G.*, car nous savons qu'il s'agit de notes prises par les auditeurs du cours et surtout que la pensée de Saussure n'était pas définitivement arrêtée ; mais ces confusions ont pu s'incruster chez d'autres auteurs. E. Coseriu, par exemple, se réfère expressément à Saussure pour concevoir le contenu comme concept ou notion : « Nous considérons le signifié comme un *fait notionnel*. Nous pensons en outre que le fait notionnel est primaire et déterminant par rapport aux règles d'emploi du signe et à la distribution des signifiants » (*Pour une sémantique diachronique structurale*, p. 142).

- 38 Chez Wittgenstein lui-même, une certaine confusion règne au sein du langage entre la signification, l'image et la représentation, comme le note A. Shalom : « La seule théorie de la signification compatible avec une telle conception du langage est celle qui voit dans le langage une « image du réel » (art. cit., p. 97).
- 39 Ernst Leisi prend soin de distinguer le signifié de l'objet, mais alors le risque est grand de tomber dans des définitions « mentalistes », introspectives et psychologisantes du signifié. Il cite d'ailleurs quelques-unes de ces confusions : pour Saussure, le signifié est le « concept » ; pour L. Weisgerber, c'est la « notion » (*Begriff*) ; pour Ogden et Richards, c'est la « pensée » (*thought*).
- 40 Comme on le voit à travers ces approches et ces tâtonnements, il y a – en plus des trois termes cités par G. Frege (*Sinn, Bedeutung, Vorstellung*) – une quatrième composante qui émerge : le *concept* (ou *l'idée*, ou la *pensée*, ou la *notion*), quelle que soit la terminologie retenue. C'est le seul élément positif à retenir de ces discussions confuses, et il faut noter que Frege lui-même avait déjà introduit le terme de « pensée » (*Gedanke*) au sujet de la proposition.

### 2.3. Proposition d'un modèle du langage

- 41 Construire un modèle du langage, c'est finalement poser le problème de la *référence*, ou plus exactement des modes de référence (car le phénomène est multiple), ou encore et plus généralement celui des rapports entre le langage et le monde. Nous ne pouvons qu'être en accord avec des formules souvent employées par L. Weisgerber, selon lesquelles le langage est un « univers intermédiaire » (*Zwischenwelt*) entre l'homme et le monde. Cette expression générale peut être interprétée dans deux directions souvent opposées : le langage crée ou aide à créer par son existence une représentation du monde ; ou bien, le langage est plus ou moins un reflet du monde ou, tout au moins, une simulation qui permet d'agir sur le monde, comme l'illustre la « théorie des actes de langage ».
- 42 Si nous voulons représenter par un schéma, une visualisation, le modèle du langage tel que nous le concevons, deux faits semblent acquis d'après nos précédentes analyses :
- Le signifiant et le monde, qui appartiennent l'un et l'autre à la réalité sensible, à la perception, pourront être placés aux deux extrémités du schéma ;
  - le problème essentiel concerne le « trajet » qui mène du *signifié* au *référé* ; nous avons admis que le concept et *l'image*, qui constituent un couple central dans l'activité de l'esprit humain, représentaient des chaînons intermédiaires sur ce trajet.
- 43 Le schéma pourrait avoir la configuration suivante :



- 44 Ce schéma, qui constitue une hypothèse sur le fonctionnement du langage, appelle quelques commentaires. Il est avant tout caractérisé par une symétrie de l'individuel et du socialisé, l'individuel étant toujours encadré, c'est-à-dire contrôlé par le socialisé – ce qui est une des constantes du langage humain.
- 45 Les quatre chaînons, qui jalonnent le trajet de tout acte linguistique, entretiennent entre eux des rapports que l'on peut concevoir comme étant de type behavioriste (stimulus/réponse). Que représentent ces quatre saisies du sens ? Le *signifié* est de nature linguistique ou socio-linguistique ; il est propre à une communauté linguistique et en outre, il est analysable, décomposable et représentable en traits sémiques. Le *concept* est une sorte de signifié intériorité à la conscience individuelle et représente une abstraction plus grande encore ; le monde des concepts est organisé par un tissu de présupposés et un réseau d'implications. L'*image* est déclenchée par le concept et met en jeu une expérience personnelle, une connaissance particulière du monde ; cette représentation personnelle du concept déclenche les sentiments, les connotations (par exemple l'univers évoqué par la madeleine dans le texte célèbre de Proust). Le *référé* est aussi une représentation, mais c'est une représentation sociale, commune à un groupe ; il correspond assez bien à ce que l'on appelle la dénotation, la désignation du signe. Comme nous l'avons déjà souligné au §1.6, l'existence d'une référé linguistique appartenant à l'univers de discours est nécessaire pour expliquer l'existence de la mythologie ou de l'imaginaire (exemple *la licorne*), le fonctionnement des « abstraits » (exemple *la bonté*), le découpage différent des couleurs selon les langues.
- 46 Ce schéma a l'avantage d'expliquer, en les visualisant, les insuffisances de certaines écoles linguistiques : la caractéristique du *mentalisme* est de confondre le signifié et le concept ; la caractéristique du *behaviorisme*, tel que le représente L. Bloomfield, est de confondre le signifié et le monde ; la caractéristique du « reflétisme » est d'assimiler le référé (linguistique) au monde (extérieur).
- 47 L'objet linguistique ainsi défini est le parcours entre signifié et référé : c'est le champ à explorer dans une « linguistique du signifié », prolongeant les travaux de Jean Fourquet. Le signifiant et le monde représentent respectivement l'en-deçà et l'au-delà du domaine linguistique délimité. Le langage n'est pas un reflet du monde ; il est au contraire saisi, appréhension du monde. Le référé, qui manifeste notre champ de connaissances et d'expériences, est par rapport au monde le résultat d'un filtrage.
- 48 Pour conclure sur ce point, nous voudrions évoquer un parallélisme assez significatif, qui fournit une sorte de confirmation du schéma proposé. C.G. Jung (1875-1961), connu comme le disciple de Freud, a isolé et identifié en 1921 quatre fonctions primaires de l'esprit – auxquelles il a ensuite fait correspondre des types psychologiques. Il y a, à notre sens, une profonde convergence entre les quatre fonctions fondamentales que Jung a décelées dans l'activité de l'esprit et les quatre chaînons que nous avons découverts dans le fonctionnement du langage :
- pensée (Denken) ↔ signifié
  - intuition (Intuieren) ↔ concept
  - sentiment (Fühlen) ↔ image
  - sensation (Empfindung) ↔ référé<sup>7</sup>.

### III) La notion de proposition<sup>8</sup>

- 49 Les philosophes du langage ont eu l'intuition, certes encore confuse, que la proposition fonctionne dans la langue à deux niveaux ou sur deux plans<sup>9</sup>. L'origine lointaine en est évidemment la formule d'Aristote : « les propositions sont vraies, dans la mesure où les choses le sont ». Sur ce point, une certaine cohérence se dégage en examinant successivement les analyses de Frege, puis celles de Husserl et enfin celles de Wittgenstein. Or, les conclusions auxquelles ils parviennent correspondent exactement à des faits linguistiques, ce qui facilite leur vérification. Mais, inversement, les distinctions faites par le linguiste à partir du comportement de certains éléments trouvent dans les analyses philosophiques à la fois un fondement et une justification.

#### 3.1. L'analyse de la proposition chez les philosophes

- 50 Chacun des trois auteurs retenus pour cette étude s'est naturellement occupé du problème de la proposition. Il se dégage même une certaine continuité d'analyse en conservant l'ordre chronologique.

##### 3.1.1. L'analyse de la proposition chez G. Frege

- 51 Si la première partie de l'article *Über Sinn und Bedeutung* (p. 40-46 de l'édition allemande) propose une théorie du signe, la seconde partie (p. 47-65) traite du problème de la proposition. Peu importe finalement que, en suivant le développement de l'article, Frege soit passé de l'unité minimale (le signe) à l'unité maximale (la proposition) ou qu'au contraire, en accréditant la thèse d'Ernst Tugendhat, Frege ait d'abord conçu sa distinction entre sens et référence à propos de la proposition et qu'ensuite seulement il l'ait transposée sur les « noms propres ».
- 52 En tout cas, pour la proposition, le sens en est l'« idée », la « pensée » (*Gedanke*), tandis que sa référence (*Bedeutung*) n'est autre chose que sa « valeur de vérité » (*Wahrheitswert*), ce qui a de quoi surprendre à première vue : comment peut-on, en effet, mettre sur le même plan la référence de la chose ou de l'objet pour le « nom propre » et la valeur de vérité pour la proposition ?
- 53 La démonstration de Frege est très simple : elle consiste à montrer que la référence d'un nom dans la proposition va de pair avec la valeur de vérité de cette proposition. Les deux exemples
- (1) L'étoile du matin est un corps illuminé par le soleil.  
(2) L'étoile du soir est un corps illuminé par le soleil.
- 54 vont lui servir pour démontrer d'abord que si l'on substitue un nom (par exemple l'« étoile du soir ») à un autre nom (par exemple l'« étoile du matin ») de sens différent, mais de même référence, cela n'a aucune incidence sur la référence de la proposition (tout en modifiant son sens, i.e. sa « pensée ») et que, si d'aventure quelqu'un ignorait que l'« étoile du soir » et l'« étoile du matin » sont la même étoile (et que par conséquent il ne leur attribuait pas la même référence), alors il pourrait tenir l'une des propositions pour vraie et l'autre pour fausse (*op. cit.*, p. 47). Par cette différence dans la conception de la référence entre le nom et la proposition, Frege semble prendre une position très moderne : seul le nom a une référence, mais la proposition en tant que

construction de l'esprit (*Gedanke*) n'a pas de référence et relève de la responsabilité du locuteur, qui peut la déclarer vraie ou fausse.

- 55 Cette analyse, toutefois, laisse place à une objection : si la référence d'une proposition est pour Frege sa valeur de vérité, cela signifie qu'il la conçoit comme référence de l'assertion dans l'univers de discours du locuteur ou, en d'autres termes, que Frege confond (ou, ce qui revient au même, ne fait pas de différence entre) la référence objective d'un fait et l'assertion subjective d'une proposition. Cette conséquence est grave, car tout le calcul proportionnel risque d'être entaché de confusion ou de double-jeu<sup>10</sup>.

### 3.1.2. L'analyse de la proposition chez E. Husserl

- 56 L'analyse d'E. Husserl se rattache directement à celle de Frege, ce qui n'est pas fait pour nous étonner<sup>11</sup>. Pour Husserl, comme pour Frege, un nom d'état de choses est avant tout un nom et, en tant que tel, il possède ou non une référence, c'est-à-dire qu'il peut être réel ou irréel. Parallèlement, une proposition, par le fait qu'elle est une construction assertive, est soumise à la vériconditionnalité, c'est-à-dire qu'elle peut être vraie ou fausse.
- 57 Nous ne citons ici que la conclusion de cette analyse sur l'identité entre actes nominaux et actes propositionnels : « L'analogie entre les actes nominaux et propositionnels doit nécessairement être complète, puisqu'à chaque acte nominal positionnel et complet correspond *a priori* une énonciation indépendante possible, et à chaque acte non-positionnel un acte corrélatif d'énonciation modifiée (de simple compréhension de l'énoncé). L'analyse conduirait même... à ce résultat que ce qu'il y a de commun à l'acte positionnel et à l'acte non-positionnel d'un même contenu ne consisterait pas dans un acte complet, mais dans la simple matière d'acte qui, dans les deux cas, est donnée avec une qualité d'acte différente » (*op. cit.*, p. 276-277). Et il reprend un peu plus loin la même idée en la précisant : « la matière de l'énoncé est partiellement identique à celle de l'acte nominal, c'est de part et d'autre le même état de choses qui est visé au moyen des mêmes termes, bien que sous une forme différente. Par conséquent, la grande parenté n'est pas fortuite, mais fondée dans les significations » (*ibid.*, p. 287).
- 58 J.-L. Gardies, qui fonde une grande partie de son *Esquisse d'une grammaire pure* sur une étude de Husserl, va dans le même sens que nous – sans faire ici toutefois de rapprochement direct avec G. Frege : « Cette "grande parenté", dont parle Husserl, entre un énoncé exprimant un état de fait et l'acte nominal qui le désigne... peut être définie de la manière suivante : si l'acte nominal désigne un état de fait P tel que :
- P est réel,
- 59 alors et alors seulement je peux dire en prenant "p" comme nom de la proposition qui exprime cet état de fait, que
- "p" est vrai.
- 60 C'est dire qu'il y a ici équivalence entre ces deux propositions », (*op. cit.*, p. 225).
- 61 L'identité de matière entre l'énoncé et l'acte nominal conduit à une équivalence entre les expressions, qui sont soumises, l'une aux conditions de vérité, l'autre aux conditions de réalité.

### 3.1.3. L'analyse de la proposition chez L. Wittgenstein

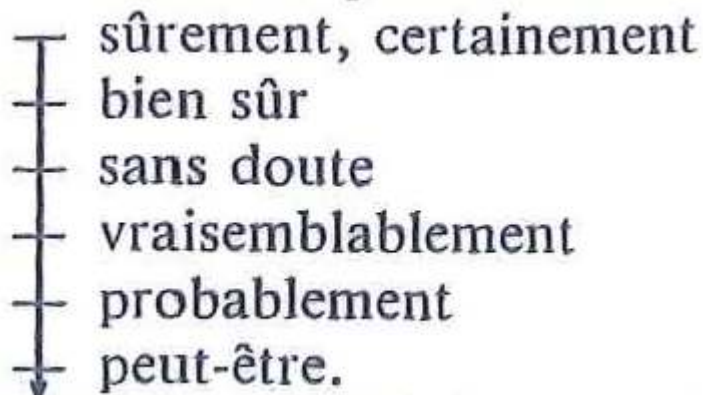
- 62 En accord avec sa théorie générale de la signification, L. Wittgenstein voit dans le langage une « image du réel » et dans les propositions des « images des faits ». Quelques citations des *Carnets* illustrent parfaitement cette conception de la proposition : « La proposition est une image de la réalité. Une proposition est un modèle de la réalité telle que nous pensons cette réalité » ; ou encore : « La signification d'une proposition est le fait qui lui correspond effectivement ».
- 63 Il faut mettre en relation ces passages des *Carnets* avec d'autres du *Tractatus*, qui vont dans le même sens : « ... si je comprends la proposition, alors je connais la situation dont elle est la représentation... » (4.021). Et Wittgenstein note encore ces lignes, qui le situent dans la tradition de Frege et de Husserl : « Une proposition ne peut être vraie ou fausse que parce qu'elle est une image de la réalité » (4.06). Cette conception est pratiquement identique à celle que nous avons rencontrée chez Husserl : les états de choses représentent des faits et sont donc, en tant que tels, réels ou irréels et les propositions qui sont bâties sur ces faits représentent des assertions vraies ou fausses. Nous retrouvons là encore les conséquences de l'analyse de la «Bedeutung» chez Frege ; mais Wittgenstein va plus loin en laissant entendre que la vériconditionnalité dépend finalement du caractère de réalité.
- 64 Dans un passage légèrement antérieur du *Tractatus*, Wittgenstein en vient à aborder la nature profonde de la proposition : « Dans la proposition, la pensée s'exprime d'une manière perceptible aux sens » (3.1) ; « Nous utilisons le signe perceptible d'une proposition (les sons ou les marques écrites) comme projection d'une situation possible » (3.11) ; « Je nomme le signe par lequel nous exprimons une pensée le signe propositionnel. Et une proposition est un signe propositionnel dans sa relation de projection avec le monde » (3.12). Commentant ces pages, qui offrent plus d'une analogie avec la théorie des « actes de langage » de J.R. Searle, A. Shalom insiste fort justement sur la dualité de la conception de la proposition chez Wittgenstein : « ... dans une phrase comme... "Le livre est sur la table", il faut distinguer entre : la phrase comme simple signe propositionnel et la phrase comme image d'une situation dans le monde » (art. cit., p. 99). Les passages soulignés (par nous) mettent l'accent sur la double fonction de toute proposition : d'un côté « signe propositionnel », soumis aux conditions de vérité, mais aussi « image d'une situation dans le monde », donc soumise aux conditions de réalité. Cette dualité fondamentale de toute proposition, Wittgenstein est le premier à l'avoir formulé aussi nettement.

### 3.2. La proposition dans les langues naturelles

- 65 Cette ambiguïté de la proposition, découverte par les philosophes, est *constitutive de l'acte de langage*, qui est à la fois un fait, un événement, qui prend place à côté des autres événements et actions dans le monde, et une assertion construite dans une situation donnée par un locuteur qui en porte la responsabilité. Cette dualité inhérente *a priori* à toute proposition se laisse facilement démontrer par le fonctionnement de la modalisation et par d'autres critères linguistiques. Ainsi, il apparaît évident que le symbole *p* du calcul propositionnel est lui-même entaché d'ambiguïté.

### 3.2.1. Le fonctionnement de la modalisation

- 66 Cette double appartenance congénitale de l'énoncé trouve naturellement sa trace dans le langage, où elle se manifeste par une double modalisation : un jugement de réalité et un jugement de vérité. La modalisation peut se définir globalement comme l'attitude du locuteur vis-à-vis du contenu de l'énoncé. M. Pérennec, qui a étudié sur l'allemand ces deux types de jugement à partir de leur comportement linguistique, les commente en ces termes : « Dans le jugement de réalité, le locuteur affirme que la matière de son énoncé est un *fait* (ce qui est différent d'une vérité) et "fait appel au monde" pour établir la facticité de son énoncé. La réalité à laquelle il fait référence n'est pas forcément celle qui est présente, perceptible par les interlocuteurs, dans la situation de discours, alors que dans le jugement de vérité la conviction du locuteur ne peut être établie qu'en fonction de la situation de parole » (*op. cit.*, p. 26).
- 67 En français, les inventaires des modalisateurs dans les deux jugements sont les suivants :
- modalisateurs du jugement de vérité : *vraisemblablement, peut-être, sûrement, certainement, bien sûr, sans doute, naturellement, probablement, etc.*
  - modalisateurs du jugement de réalité : *vraiment, réellement, effectivement, en fait, en réalité, etc.*
- 68 Les modalisateurs du jugement de vérité se laissent décrire sur une échelle de valeurs, où ils représentent différents degrés de la vérité reconnue par le locuteur à l'énoncé<sup>12</sup> :



- 69 Deux critères linguistiques justifient l'existence de deux classes sémantiques différentes :
- d'une part, le critère de combinatoire permet d'associer les deux jugements au sein du même énoncé et de postuler la présence de deux types distincts, même s'il y a avec tel ou tel modalisateur des restrictions d'association :
    - (3) Paul est *certainement vraiment* malade.
    - (4) Paul est *vraisemblablement réellement* malade.
- 70 La position respective des modalisateurs des deux jugements est immuable dans cet ordre : d'abord le jugement de vérité et ensuite le jugement de réalité ; le bloc des deux modalisateurs peut toutefois être dissocié, si l'un des deux est appelé à occuper la première position dans l'énoncé.
- d'autre part, le critère le plus immédiat, par lequel s'opposent les deux jugements, est celui de l'interrogation globale, qui exclut l'un des deux types :
    - (5) Paul, est-il *réellement* (*vraiment*) malade ?
    - (6) \*Paul, est-il *certainement* (*vraisemblablement*) malade ?



- 71 La raison de l'exclusion du modalisateur de vérité (exemple *certainement, sûrement*) est que celui-ci porte sur l'assertion – ce qui l'élimine par définition de l'interrogation. Le modalisateur de réalité juge le fait, l'événement et n'a donc rien à voir avec l'assertion.

### 3.2.2. Autres faits révélateurs de la dualité

- 72 Si, comme nous venons de le démontrer, tout énoncé est théoriquement ambigu, c'est-à-dire identifiable soit à un événement, soit à une assertion, il existe certains énoncés qui, soit par nature, soit par emploi spécifique, échappent à cette dualité en n'appartenant qu'à un seul type. En outre, la négation – qui est susceptible de figurer dans l'assertion comme dans l'interrogation, dans l'exclamation comme dans l'injonction – doit également refléter cette double fonction fondamentale de la proposition.
- 73 1) Certains énoncés sont, par nature, des actes ou des faits. Nous connaissons déjà la théorie des « actes de langage » de J.L. Austin et la distinction qu'il a établie entre constatatif et performatif. Une énonciation est dite performative lorsque son énonciation (*le dire*) coïncide avec la réalisation du procès (*le faire*), comme dans :
- (7) Je promets de venir demain.
- 74 Certaines conditions linguistiques (et parfois sociales) sont nécessaires à l'existence d'une énonciation performative : le présent de l'indicatif, la première personne (*je*, qui implique la coïncidence sujet-locuteur), un verbe d'initiative.
- 75 Par delà cette classe, assez limitée, d'énoncés, il en existe d'autres, nullement performatifs, mais dont la valeur de vérité ne peut « normalement » être mise en cause ou limitée par un modalisateur : il s'agit de vérités générales, de proverbes, de définitions, de formules mathématiques, etc. Ainsi, les énoncés suivants
- (8) Deux et deux font quatre.  
 (9) La terre tourne autour du soleil.  
 (10) L'eau bout à 100°.  
 (11) Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.
- 76 échappent à tout jugement de vérité, car il ne s'agit pas d'assertions. Les caractéristiques communes à ces énoncés sont : l'absence d'un locuteur identifiable, l'inexistence d'une situation restituable d'énonciation ; la vérité de l'énoncé est immuable et ne dépend pas du moment de renonciation (ce qui se marque par le présent intemporel ou transtemporel). Ces énoncés sont donc à considérer comme des faits ou des événements.
- 77 2) D'autres énoncés sont, par leurs conditions d'emploi, des faits ou des événements. Il y a en effet des énoncés qui, non par nature, mais en raison de leur emploi syntaxique et de leur fonction sémantique, font figure de faits ou d'événements. C'est le cas notamment de certains types de relatives (comme nous l'avons montré dans un article de 1989, p. 41-42). Il s'agissait de rendre compte du fait que certaines relatives, les déterminatives ou sélectives, sont rebelles à l'introduction d'un jugement de vérité :
- (12) \*Les serpents que j'ai *certainement* attrapés sont venimeux.
- 78 Il faut d'abord faire observer que les relatives de ce type :
- (13) Les voitures que Pierre a achetées ont dû coûter une fortune.  
 (14) Les serpents que j'ai attrapés sont venimeux.
- 79 comportent une indication d'existence, i.e. de réalité (« il y a des voitures que Pierre a achetées » ; « il y a des serpents que j'ai attrapés »). En effet, deux traits vont dans le



même sens : le refus du jugement de vérité (qui exclut qu'il s'agisse d'une assertion) et la possibilité du jugement de réalité :

(15) Les serpents que j'ai *vraiment* (ou : *réellement*) attrapés sont dangereux.

80 Ces relatives représentent fondamentalement des *faits*, ce qui est corroboré par la paraphrase précédente montrant l'existence réelle des groupes nominaux en question.

81 3) Deux types de négation. Parallèlement à l'assertion affirmative, dont la marque est  $\emptyset$ , l'assertion négative, marquée par la négation *ne ... pas* véhicule les mêmes ambiguïtés, qui sont effacées par l'éventuelle présence de modalisateurs :

(16) Paul est malade (énoncé ambigu).

(17) Paul n'est pas malade (même ambiguïté).

(18) Paul n'est certainement pas malade (assertion avec jugement de vérité).

(19) Paul n'est réellement pas malade (fait avec jugement de réalité).

(20) Paul n'est certainement réellement pas malade (ambivalence de l'énoncé et de la négation).

82 Comme nous le constatons, la négation épouse le comportement de l'énoncé : il peut s'agir d'une négation fonctionnant dans une assertion ou d'une négation portant sur un fait.

83 L'étude attentive des « doubles négations » confirme les résultats théoriques obtenus à partir des observations précédentes. Certaines doubles négations s'annulent lorsqu'elles portent sur le même plan, soit celui de l'assertion, soit celui du fait :

(21) *nemo non videt* (Cie.) « il n'est personne qui ne voie » (« tout le monde voit »).

(22) *non possum non dicere* « je ne peux pas ne pas dire » (« je suis obligé de dire »).

84 D'autres « doubles négations » au contraire n'ont pas le pouvoir de s'annuler lorsque leur incidence est différente, comme dans l'exemple gotique suivant :

(23) *nih-pan auk fram mis silbin ni qam...* (J 8, 42) « ce n'est pas vrai : je ne suis pas venu de moi-même ».

85 La première négation *ni* porte sur la vérité globale du contenu, tandis que le second *ni* placé devant le prédicat *qam* met en cause la réalité du procès.

86 Le « mystère » de la double interprétation des « doubles négations » s'explique bien par la dualité de la proposition, qui est à considérer tantôt comme une assertion, tantôt comme un fait.

### 3.2.3. La proposition en langue et en logique

87 Les symboles *p* et *q* du calcul logique remplacent les propositions des langues naturelles. La question est de savoir comment la logique arrive à substituer des symboles aux propositions, c'est-à-dire en fin de compte à éliminer le sens. En s'appuyant sur le fait qu'une configuration de deux valeurs de vérité détermine seule la proposition composée (par exemple « *p* et *q* » n'est vrai que pour la combinaison VV), R. Blanche montre ainsi qu'on peut « faire abstraction du sens des propositions élémentaires, les remplacer par des lettres symboliques *p* et *q* représentant des propositions quelconques : pour juger de la vérité de *p* et *q*, il suffira de connaître la valeur de vérité de *p* et celle de *q* » (*op. cit.*, p. 36). Comme les propositions des langues naturelles, les symboles *p* et *q* sont donc soumis à un jugement de vérité, qui n'offre sommairement que deux valeurs, V et F ; mais qu'en est-il du jugement de réalité ?

88 C'est la question que soulève J.L. Gardies en revenant sur la nature de *p* : « Les termes *p* et *q* représentent-ils véritablement des propositions ou ne seraient-ils pas plutôt des

noms désignant des *états de choses*... ? » (op. cit., p. 223). Et un peu plus loin, il tire les conclusions de la « grande parenté », dont parlait Husserl : « Cette équivalence explique la classique confusion de l'assertion que l'hêtre de l'état de choses fondateur conditionne l'être de l'état de choses conséquent" avec l'assertion que la proposition précédente... conditionne la proposition conséquente... Ainsi pèse sur le calcul des propositions, tel qu'il est souvent présenté, une ambiguïté dangereuse. On y distingue difficilement les propositions :

*Il pleut et « il pleut » est vrai.*

*Il ne pleut pas et « il pleut » n'est pas vrai.*

- 89 Tous les foncteurs utilisés par le calcul des propositions peuvent avoir deux sens, et deux sens tels que, dans beaucoup de cas, on ne se prive pas de passer de l'un à l'autre. La négation, par exemple, est-elle *négation de la réalité d'un fait* ou *négation de la vérité d'une proposition* ? » (op. cit., p. 225). J.L. Gardies aboutit ici aux mêmes conclusions pour la proposition logique que celles que nous avons formulées à propos de l'énoncé des langues naturelles. Toute proposition, en langue comme en logique, est bien soumise aux deux jugements fondamentaux, jugement de réalité et jugement de vérité, qui attestent de sa nature double.
- 90 Les philosophes du langage ont découvert par leurs analyses une remarquable dualité de la proposition, que les différents critères linguistiques utilisés (notamment la modalisation) confirment en tous points. Mais il faut être conscient des conséquences : si une proposition est aussi un fait, un événement, alors elle a, elle aussi, une référence, dont Frege Pavait privée en alignant la référence sur la valeur de vérité. Ainsi rebondit la question de la référence, qui se trouve devant une problématique nouvelle. Mais, d'autre part, se dégage un grand parallélisme entre le signe et la proposition, que Frege n'avait fait qu'entrevoir : signe et proposition ont chacun un *sens* et une *référence*.

## IV) L'analyse de la négation

- 91 L'étude de la négation pose un problème bien spécifique, car sa problématique se situe à plusieurs niveaux : c'est un problème *ontologique* et la négation oscille ici entre deux conceptions, dont l'une est difficilement soutenable (la non-occurrence ou l'absence d'un fait n'est pas la négation ou le refus de ce fait) ; c'est un problème *sémantique* : a-t-on le droit d'assimiler négation et fausseté ? Quel est l'impact sémantique d'une négation dans une proposition ? ; c'est également un problème *pragmatique* : la négation d'un énoncé ouvre directement la porte sur l'irréel.

### 4.1. La négation en philosophie du langage

- 92 Parmi les trois auteurs retenus, seuls G. Frege et L. Wittgenstein se sont exprimés directement sur la négation : le premier dans un article très solide et riche en analyses (*Die Verneinung. Eine logische Untersuchung*, 1918-1919) ; le second consacre plusieurs passages des *Carnets* et du *Tractatus* à la négation.

#### 4.1.1. Les positions de G. Frege sur la négation

- 93 Pour présenter les grandes lignes de l'article sur *La négation*, nous retiendrons trois points essentiels, qui ne respectent pas obligatoirement l'ordre dans lequel Frege les a

traités. Dans cet article, G. Frege a le grand mérite de poser les problèmes d'une manière particulièrement nette et d'offrir souvent deux analyses antinomiques sur la même question.

- 94 1) Le statut d'un énoncé négatif. Frege rejette l'ancienne distinction logico-philosophique, instituée entre autres par I. Kant, entre des jugements affirmatifs et des jugements négatifs. À l'aide des exemples suivants :

- (24) Le Christ est immortel.
- (25) Le Christ vit éternellement.
- (26) Le Christ n'est pas immortel.
- (27) Le Christ est mortel.
- (28) Le Christ ne vit pas éternellement.

- 95 il montre qu'il est impossible de distinguer entre une « pensée négative » et une « pensée affirmative » et il ajoute : « Une négation peut figurer d'une manière ou d'une autre dans une proposition, sans que la pensée soit pour autant une pensée négative » (*Écrits logiques et phil.*, p. 204) – ce qui correspond tout à fait à la conception que nous défendons pour l'analyse linguistique (cf. § 4.2.2.). Il s'agit fondamentalement de la même pensée, différenciée seulement par l'opérateur de négation : « La proposition énonçant la pensée contradictoire est construite à partir de la pensée initiale et au moyen d'un mot de négation » (*ibid.*, p. 209).

- 96 2) Description syntaxique de la négation. Dans cet article, G. Frege est à la recherche de ce qui peut constituer l'impact syntaxique de la négation : comment fonctionne syntaxiquement la négation ? Il est difficile pour Frege de s'arrêter à une position définitive et ses conclusions varient au fil des pages. La question fondamentale est posée en ces termes par Frege : « Comment une pensée pourrait-elle être détruite ? Comment l'assemblage de ses parties pourrait-il être brisé ?<sup>13</sup> » (*ibid.*, p. 201). Sa démarche est analogue à celle des linguistes : il tire ses conclusions d'exemples concrets. Ainsi, à partir de

- (29) Le Mont Blanc est plus haut que le Brocken.
- (30) Le Mont Blanc n'est pas plus haut que le Brocken.
- (31) Il n'est pas vrai que le Mont Blanc est plus haut que le Brocken.
- (32) Il n'est pas vrai que le Mont Blanc n'est pas plus haut que le Brocken.


- 97 Frege montre fort justement que la première négation (exemple 30) a privé de lien et d'assemblage les parties de la proposition. La négation a bien pour effet de briser la structure de la proposition afin de la refuser globalement. Cette analyse est tout à fait essentielle pour le linguiste : c'est sur ces bases que J.-M. Zemb a construit en 1968 sa théorie de la négation thématique, séparant en deux la proposition.

- 98 Mais, malheureusement, il ne s'en tient pas à cette analyse initiale, car d'une part, l'équivalence logique entre négation extrapropositionnelle et négation intrapropositionnelle (exemples 30 et 31) – qui est à l'origine de la confusion pratiquée en logique entre *négation* (exemple 30) et *fausseté* (exemple 31) – et d'autre part la constatation que, dans le dernier exemple (32), la négation extrapropositionnelle a le pouvoir d'annuler la négation intrapropositionnelle font que Frege revient sur sa position et conclut de manière contradictoire à l'analyse précédente : « Il est donc impossible... de dire ce qui pourrait bien être dissous, séparé, brisé par la négation » (*ibid.*, p. 203). L'erreur commise par Frege est aisément décelable : il est dangereux de confondre, comme il est de tradition en logique, la négation interne à la proposition, qui a pour effet de briser sa structure, et la négation externe qui, elle, rejette en bloc la proposition. Il y aurait lieu ici d'opérer avec un modèle comme celui proposé par J.

Lyons, qui distingue trois catégories de négation : négation neustique, négation tropique et négation phrastique (*Sémantique ling.*, 1980, p. 387 ss.).

- 99 3) Description sémantique de la négation. Là encore, Frege hésite manifestement entre deux conceptions, qui sont la continuation des ambiguïtés précédentes. Il pose d'abord le problème en des termes que ne rejetterait pas un linguiste : « Il semble souvent que le mot ou la syllabe qui portent la négation sont *associés plus étroitement à une certaine partie de la proposition, par exemple le prédicat*. On pourrait en garder le sentiment que *seul le contenu de cette partie est nié*, plutôt que le contenu de la proposition entière »<sup>14</sup> (*ibid.*, p. 209).
- 100 Mais hélas, une nouvelle fois, cette observation juste n'est pas exploitée et le recours à la « pensée » va amener Frege à conclure que « le contenu de la proposition tout entière se trouve nié » (*ibid.*, p. 210). Il faut constater que Frege a développé en maints passages des vues et des analyses très justes, qui constituent souvent le fondement des théories modernes, mais qu'il est resté bien souvent prisonnier de la tradition. Ici, c'est la distinction entre sémantique et pragmatique qui lui fait défaut : si la négation porte bien sémantiquement sur certains éléments de l'énoncé (le prédicat ou le rhème), pragmatiquement, c'est l'ensemble de l'énoncé qui se trouve refusé, rejeté.

#### 4.1.2. La négation chez Wittgenstein

- 101 La problématique est partiellement la même que chez Frege et nous rencontrons parfois chez lui les mêmes hésitations. La question initiale est bien résumée par M. Meyer : « Si les propositions renvoient aux faits du monde, cela implique-t-il que les propositions négatives... ne dénotent rien ? Que peut bien être un fait négatif ? De quelle image du monde  est-elle la forme logique ? » (*op. cit.*, p. 58). Wittgenstein se contente de souligner un paradoxe : « Il y a là un grand mystère. C'est le mystère de la négation : les choses ne se passent pas ainsi et pourtant nous pouvons dire comment les choses ne se passent pas » (*Carnets*, p. 70). Prisonnier de sa conception du langage-image, Wittgenstein a du mal à admettre que le langage ne soit pas l'exact reflet de la réalité et qu'il puisse exprimer un monde à lui.
- 102 Dans le *Tractatus*, il arrivera à expliquer de manière satisfaisante et tout à fait élaborée que c'est le même fait qui est dénoté par  $p$  et  $\neg p$  (*op. cit.*, p. 50). D'ailleurs, le positif et le négatif représentent les deux faces de la même réalité : le négatif est donné *a priori* avec le positif, comme le positif est sous-jacent dans le négatif. E. Benveniste a lui aussi rappelé cette caractéristique de négation, semblant répondre aux préoccupations de Wittgenstein : « elle ne peut annuler que ce qui est énoncé... elle doit poser explicitement pour supprimer... un jugement de non-existence a nécessairement aussi le statut formel d'un jugement de non-existence. Ainsi la négation est d'abord admission » (*Problème de ling. gén.*, I, p. 84). Ensuite, Wittgenstein glissera de la négation (de réalité) d'un fait vers la négation d'assertion : « une image du monde n'est pas niée dans  $\sim p$ , car une image ne se nie pas, mais c'est la proposition qui traduit la correspondance au réel qui se trouve prise en défaut dans la négation » (M. Meyer, *ibid.*, p. 59). La négation appartient donc en fin de compte au langage et non au monde ; elle est un signe propositionnel et non un signe de réalité.
- 103 Si Husserl ne s'est guère exprimé sur la négation, il n'en est pas de même pour Heidegger qui, dans un passage célèbre de *Qu'est-ce que la métaphysique ?* (1929), définit la négation comme une ouverture sur « le néant », d'où elle tire son origine. À cet

égard, il faut souligner la solidité et la richesse des analyses de Frege, qui a su au contraire démontrer dix ans plus tôt qu'une proposition négative n'est pas une « pensée fausse », ni une « pensée qui n'existe pas » ou une « non-pensée » – positions qui ont été finalement partagées par Wittgenstein.

## 4.2. Étude linguistique de la négation

- 104 Il n'est pas question en quelques pages d'embrasser toute l'étendue du problème, qui a fait l'objet de nombreuses recherches et de plusieurs thèses. Nous centrerons nos analyses sur deux questions qui prolongent directement les analyses philosophiques : d'une part, la question de la *typologie des négations*, qui n'est jamais abordée ni en logique, ni en philosophie, où l'on considère qu'il existe *un seul* opérateur de négation ; d'autre part, la sémantique spécifique de la négation liée aux deux types de jugement auxquels est soumise toute proposition (jugement de vérité et jugement de réalité).

### 4.2.1. Typologie de la négation

- 105 Il est possible d'établir cette typologie en prenant comme critère la *base d'incidence* de la négation, qui est certes prise en compte de *facto* en logique par la position et l'étendue de la barre de négation :

$$\bar{p} = \text{« non-}p\text{»}$$

$$\overline{p \text{ et } q} = \text{« il est faux qu'il y ait à la fois non-}p \text{ et } \text{non-}q\text{»}$$

- 106 non- $q$  »
- 107 Le dernier exemple contient une négation de connecteur (« non-et ») et deux négations de proposition (« non- $p$  » ; « non- $q$  »). Mais la logique considère malgré tout qu'il n'y a qu'un seul et même opérateur de négation, alors que dans les langues naturelles il existe des négations spécifiques, soit de connecteur, soit de proposition.
- 108 1) La négation de connecteur. Même si dans les langues naturelles actuelles on n'emploie plus « non-et », « non-ou », « non-si », la négation de connecteur est encore visible dans certaines langues, en latin par exemple. Nous pouvons ici comparer la formule logique d'équivalence entre disjonction, implication et conjonction :  $(p \text{ ou } q) = (p - q) = (p \text{ et } q)$  avec les attestations suivantes du latin :
- 109 • lat. -*ve* « ou »  
(33) *quod fuimus-ve sumus-ve* (Ovide, *Met.* 15, 215) « ou ce que nous avons été ou ce que nous sommes »
- 110 • lat. -*que* « si »  
(34) *abs-que te esset, non viverem* (Plaute, *Men.* 1022) « si cela s'était passé sans toi, aujourd'hui je ne serais pas vivant ».
- 111 • lat. -*que* « et »  
(35) *quas-que incepistis res, quas-que inceptabitis*  
« et les choses que vous avez mises en train, et celles que vous allez mettre en train »
- 112 Il apparaît très clairement que dans ce micro-système le connecteur de base est IE \*-*w* (attesté par lat. -*ve*, véd. *vā*, got. -*u*) et que, par voie de conséquence, l'opérateur de négation ne peut être que IE \*-*k*- (cf. v. lat. *ne-c* ; got. *ni-h*, v. irl. *nach* \*-*na-k*). D'autre part,

c'est toujours l'opérateur de négation qui rend compte des rapports sémantiques réciproques entre « ou », « si » et « et ». Il y avait bien dans les langues IE anciennes une négation spécifique de connecteur, qui peu à peu s'est confondue avec la négation de proposition. Le passage de lat. *nisi* à *si non* est un témoignage de cette filière d'évolution, qui est jalonnée par les trois étapes suivantes : « sauf si » (« à moins que ») > « si ne pas » > « si p ».

- 113 2) La négation de proposition. La négation de proposition connaît deux formes syntaxiques, qui se distinguent selon le même critère, la base d'incidence de la négation. Nous emprunterons, pour cette démonstration, les exemples à l'allemand, qui offre l'avantage d'avoir un marqueur unique de négation (*nicht* accentué), là où le français présente une négation discontinue (*ne ... pas*).
- 114 La *négation prééducative* se reconnaît au fait qu'elle est toujours placée devant le prédicat, quelle que soit la nature de celui-ci
- (36) Er ist nicht gekommen (« Il n'est pas venu »).
- (37) Er ist nicht Lehrer (« Il n'est pas professeur »)
- (38) Nicht alle Schiller sind gekommen (« les élèves ne sont pas tous venus »).
- 115 Lorsqu'il s'agit d'une *négation thématique*, celle-ci brise la structure de l'énoncé, qui est binaire : le *thème* (« ce dont on parle ») et le *rhème* (« ce que l'on en dit »), partie sur laquelle porte effectivement la négation.
- (39) Heute hat der Bauer den Acker NICHT zu Ende (39) gepflügt.  
« Aujourd'hui, le cultivateur n'a pas terminé de labourer son champ ».

THEME		RHEME
heute der Bauer den Acker	NICHT	zu Ende gepflügt hat.
(éléments en cooccurrence)		(éléments hiérarchisés)

- 116 Mais, toute négation propositionnelle partage l'ambivalence de la proposition à laquelle elle appartient et il faut donc distinguer entre une négation portant sur la vérité de l'assertion et une négation concernant la réalité du fait (cf. infra).
- 117 3) La négation d'énonciation. Nous désignons par cette expression une négation qui est incidente au dire, comme dans les exemples suivants :
- Non qu'il m'ait dérangé, mais je ne l'attendais pas.
- (41) Non qu'il fût paresseux, mais il aimait le loisir.
- 118 Les *non que* que nous rencontrons ici peuvent se paraphraser par « je ne dis pas que », « je ne prétends pas que », et... L'opposition marquée par *mais* est instituée par le locuteur, que les énoncés soient positifs ou négatifs, entre la négation d'un dire allégué et la constatation d'un fait<sup>15</sup>.

#### 4.2.2. Négation de vérité d'un énoncé

- 119 La négation de vérité portant sur une assertion n'est pas synonyme de fausseté de la proposition, comme la logique du calcul propositionnel tend à le faire croire. Cette négation se place au niveau de l'assertion d'un énoncé et sa fonction sémantique se

situé dans l'illocutoire : elle vise à détourner l'auditeur de telle opinion, à le dissuader de telle action.

- 120 1) Négation et fausseté. Il faut dissiper le malentendu entretenu par la logique, qui fait de la négation la marque de fausseté d'une proposition. En assimilant négation et fausseté dans la protase d'une implication, la scolastique médiévale est parvenue à la formule célèbre mais provocatrice : *ex falso sequitur quodlibet*.
- 121 Or, dans les énoncés des langues naturelles, la négation n'a rien à voir avec une quelconque valeur de fausseté (ou de mensonge). Elle ne modifie en rien l'assertion d'un énoncé : « non-p » est tout simplement l'assertion d'une proposition négative, d'un énoncé que le locuteur a construit avec une négation pour répondre à sa vision du procès. Ce n'est pas un énoncé « faux ». Il faut introduire ici une distinction que la logique ne fait pas entre une négation intra-propositionnelle :
- (42) Pierre n'est pas venu.
- 122 qui ne porte pas sur l'assertion et qui peut être une proposition vraie :
- (42') Il est vrai que Pierre n'est pas venu.
- 123 et une négation extra-propositionnelle, qui est la marque de l'assertion :
- (43) Il n'est pas vrai que Pierre soit venu.
- 124 2) Le statut de la négation. Dans le débat sur le statut de la négation, Frege l'avait située non au plan du contenu, mais à celui de l'assertion du contenu. La même année (1918-1919), B. Russell place au contraire la négation dans la matière de l'énoncé et s'efforce en vain devant ses auditeurs de définir un « fait négatif » (*negative fact*).
- 125 Or, nous savons qu'un énoncé affirmatif et l'énoncé négatif correspondant présentent une propriété commune : ils ont les mêmes présupposés, comme Frege lui-même l'a remarquablement observé dans *Über Sinn und Bedeutung* (1892). À propos de
- (44) Kepler mourut dans la misère
- (45) Kepler ne mourut pas dans la misère
- 126 Frege fait le commentaire suivant : « Le fait que le nom « Kepler » doive désigner quelque chose est une présupposition (*Voraussetzung*) aussi bien pour l'assertion... que pour sa négation » (édition allemande, p. 55). Et dans le même passage, Frege précise la notion de présupposition : « Dès lors qu'il y a assertion, il y a une présupposition naturelle (*natürliche Voraussetzung*) que les noms propres (simples ou complexes) utilisés possèdent une référence » (*ibid.*, p. 54). Frege est l'initiateur de l'analyse présuppositionnelle, que reprendra P.F. Strawson en 1950, en introduisant le terme de « présupposition » (cf. *On Referring*. Mind 4). Ainsi, la négation « conserve » les présuppositions, ce qui veut dire en clair que ce type de négation n'annule pas la référence des éléments et se situe donc au niveau de l'assertion.
- 127 3) Négation de récusation. La négation de vérité d'un énoncé a une valeur communicative qui s'exerce souvent par une fonction de récusation ou de réfutation, telle qu'on peut la saisir dans les exemples bibliques suivants :
- Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la loi et / ou les prophètes ; je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir. (Mt 5, 17)
- (47) N'allez pas croire que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu pour apporter la paix, mais le glaive. (Mt 10, 34)
- 128 L'énoncé négatif « je ne suis pas venu pour abolir, mais pour accomplir » est d'avance explicite et interprété par l'énoncé précédent : « ne croyez pas que je sois venu... » ; il s'agit de détourner l'interlocuteur d'adopter telle opinion. La négation joue ici au



niveau du monde de croyance et G. Stickel la définit en ces termes : « l'opérateur négatif fonctionne comme élément essentiel d'un ordre transmis à l'auditeur de reprendre une certaine opinion... La fonction communicative de l'énoncé négatif est de rejeter une opinion » (*Untersuchungen zur Negation*). Par la négation, le locuteur exprime d'une part son refus d'asserter positivement au niveau de la vérité de l'énoncé et, en même temps, la négation véhicule une force illocutoire : renonciation est conçue comme un acte indirect d'interdiction à l'adresse de l'auditeur. La valeur communicative de cette négation peut être glosée par : « contrairement à l'opinion admise, n'allez pas croire ».

#### 4.2.3. La négation de réalité d'un fait

- 129 La négation (d'énoncé) est ici directement en prise sur *l'univers du discours*. Celui-ci permet en effet d'interpréter tout énoncé pragmatiquement ambigu et d'attribuer un contenu positif à un énoncé comportant une négation. L'effet négatif permet en outre de sortir de l'univers de discours ou au contraire d'y revenir : la marque linguistique de ces déplacements est l'emploi de l'irréel.
- 130 1) La négation exprime un constat négatif. Ce n'est pas une tautologie de dire qu'un énoncé négatif permet d'éviter une formulation positive et laisse ainsi planer un doute sur ce qui s'est réellement passé.  
(48) Pierre n'est pas parti S
- 131 Cet énoncé pourra être interprété pragmatiquement selon la situation comme équivalent à l'un des énoncés suivants :  
(49) Il y avait du brouillard.  
(50) Il a raté son avion.  
(51) Il a finalement décidé de rester.  
(52) Il a eu peur de partir.  
(53) Marie l'en a empêché, etc..
- 132 Ainsi, tout énoncé négatif est *pragmatiquement* ambigu, car il contient une part de non-dit, que seule la situation permet de reconstruire.
- 133 La non-réalisation d'un fait, exprimée par la négation, implique toute une série de faits connexes concomitants, que la seule présence de la négation permet de passer sous silence et d'occulter. On ne peut vraiment pas dire ici que la négation « ouvre sur du néant », selon la formule, malheureuse, de Heidegger.
- 134 2) La négation autorise le franchissement de l'univers de discours. La négation ouvre la possibilité de franchir dans les deux sens les limites de l'univers de discours : c'est-à-dire soit d'en sortir, soit d'y revenir. Gilles Fauconnier a eu le mérite d'appliquer à la description de la négation la « théorie des espaces mentaux » (E.M.), où il a observé que la négation avait le pouvoir de créer des « espaces contre-factuels », comme dans l'exemple qu'il cite :  
(54) Dommage que tu ne sois pas baptisé. Ton parrain s'occuperait de toi.
- 135 La négation fait franchir les bornes de la situation de discours, la marque linguistique du franchissement étant le changement de mode. Il faut ici distinguer deux cas : • la négation fait sortir de la situation d'énonciation :  
(55) Ses enfants n'étaient pas encore nés, sinon il en aurait déjà parlé.
- 136 Ici, la relation s'établit dans l'implicite : ce sont les conclusions, les conséquences de l'énoncé affirmatif virtuel qui sont à l'irréel.



- (56) Il n'y a personne qui aurait songé à abandonner sa maison dans ces conditions.
- 137 La négation, qui vide de son contenu la classe du sujet, suffit à transgresser les limites de la situation et à s'établir dans l'irréel. Dans tous ces exemples, la négation crée la possibilité de parler de ce qui n'est pas, d'événement irréels, de faits contre-factuels.
- 138 • inversement, la négation permet de revenir dans la situation de discours :
- (57) Pierre désirait toujours être le premier. Non pas qu'il eût de l'ambition, mais cela flattait son amour-propre.
- 139 Une négation dans l'irréel permet un retour immédiat à la situation de l'univers de discours.

\*

- 140 Nous avons dégagé trois terrains communs sur lesquels se rencontrent philosophes (du langage) et linguistes : la *signification*, qui est l'acte de base auquel le langage doit son existence, la *proposition*, qui est le lieu où se réalise l'acte essentiel de la prédication ; la *négation*, qui représente un opérateur indispensable à l'acte de langage. Les obstacles et les réticences, avant de développer une collaboration entre philosophie et linguistique, qui s'est pourtant déjà largement amorcée dans la science contemporaine, ne viennent pas seulement des linguistes. Dans l'article sur *La négation*, Frege proclame : « Les langues n'offrent aucune aide certaine pour les questions logiques. Et ce n'est pas une des moindres tâches du logicien que de montrer quelles embûches le langage a préparées à la pensée » (*op. cit.*, p. 204). Sans prêter d'intention au langage, le premier travail de la linguistique est bien de déminer le terrain, de dégager des langues de leurs servitudes, dues en grande partie à l'évolution historique.
- 141 Cet article a montré que sur le terrain, c'est-à-dire sur les questions essentielles concernant le langage un accord parfois inattendu, mais solide régnait entre les approches philosophiques et les démarches des linguistes. C'est une raison irrévocable, à notre sens, d'accueillir la philosophie du langage comme une composante à part entière des « sciences du langage ».

---

## BIBLIOGRAPHIE

### 1) Œuvres des auteurs

Frege, Gottlob (1892), «Über Sinn und Bedeutung», in Frege, G., *Funktion, Begriff Bedeutung*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 41975.

Frege, Gottlob (1918-1919) : «Die Verneinung. Eine logische Untersuchung», in : *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus I*, p. 143-157.

Frege, Gottlob (1971) : *Ecrits philosophiques et logiques*, trad. fr. par Cl. Imbert, Paris, Le Seuil.

Husserl, Edmund (1900-1904) : *Recherches logiques II*, 2e partie, trad. fr. Paris, P.U.F., 1972.

Wittgenstein, Ludwig (1922 & 1953) : *Tractatus logico-philosophicus ; Investigations philosophiques*, trad. fr. Paris, Gallimard, 1961.

Wittgenstein, Ludwig (1914-1916) : *Notebooks/Carnets*, trad. fr. Paris, Gallimard, 1971.

## 2) Études et articles spécifiques

Breal, Michel (1897) : *Essai de sémantique. Science des significations*, Paris, Hachette.

Dummett, Michael (2-1981) : *Frege. Philosophy of Language*, Worcester & London, Duckworth.

Fauconnier, Gilles (1984) : « Projection de présuppositions et application à la négation », in *Langue française*, 62, p. 12-36.

Gardies, Jean-Louis (1975) : *Esquisse d'une grammaire pure*, Paris, Vrin.

Hoche, H.U. (1973) : « Bemerkungen zu Freges Bedeutungslehre », in *Zeitschrift für phil. Forschung* 27, p. 205-221.

Linsky, Leonard (1974), *Le problème de la référence*, Paris, Le Seuil.

Lyons, John (1978) : *Éléments de sémantique*, Paris, Larousse.

Meinong, Alexius (1904) : *Über Gegenstandstheorie*, Leipzig.

Meyer, Michel (1982) : *Logique, langage et argumentation*, Paris, Hachette.

Pérennec, Marcel (1974) : *Modalisateurs et appréciatifs de l'allemand*, Paris, Linguistica Palatina 11.

Rousseau, André (1989) : « À propos des connecteurs binaires : les rapports entre langue et logique », in *Sens et Être*, Nancy, p. 189-206.

Rousseau, André (1989) : « Origine et sémantique des relatives », in *Actes du Colloque des linguistes germanistes*, Nice, p. 5-45.

Rousseau, André (1989) : « Syntaxe et sémantique de la négation », in *Saat und Ernte*, Paris, Linguistica Palatina, p. 191-212.

Shalom, Albert (1966) : « L. Wittgenstein », in *Langages* 2 (Logique et linguistique), p. 96-107.

Tugendhat, Ernst (1970) : « The Meaning of "Bedeutung" in Frege », in *Analysis* 30, p. 177-189.

## NOTES

1. – CL Imbert, dans sa traduction française, commet un contresens en proposant « mode de donation de l'objet ».
2. – C'est un rapprochement dont les philosophes allemands ont pleine conscience, comme Wittgenstein, qui écrit au §19 de sa *Grammaire philosophique*, « signification (*Bedeutung*) vient en allemand d'« indiquer » (*deuten*) ».
3. – Terme déjà employé par John Lyons : *Linguistique générale*, p. 310.
4. – Souligné par nous, A.R.
5. – Faute de place, nous avons dû supprimer un chapitre consacré à la « description du signifié », qui traitait notamment de la définition de la signification par l'emploi chez Wittgenstein.
6. – Le texte cité représente notre propre traduction.

7. – Faut-il pousser plus loin les correspondances et voir, avec un léger décalage terminologique, un rapport avec les quatre classes d'appréhension distinguées par A. Meinong : *Vorstellen, Denken, Fühlen, Begehren* ? L'analogie n'est certainement pas fortuite.
  8. – Nous avons déjà abordé allusivement cette question dans nos articles : *Syntaxe et sémantique de la négation* (1989) et *Origine et sémantique des relatives* (1989), en annonçant notre intention d'en traiter plus en détail dans un avenir proche. Le présent article est l'occasion de revenir à la fois sur les fondements philosophiques et les applications aux langues de la notion de proposition.
  9. – Peu importe ici la terminologie : ce n'est qu'une image.
  10. – Cette critique est implicite dans les commentaires de M. Meyer, *op. cit.*, p. 18.
  11. – Nous savons en effet que Husserl possédait un exemplaire de la *Begriffsschrift* de Frege, qu'il avait lui-même annoté.
  12. – C'est ainsi que Jean Fourquet a proposé de décrire les modalisateurs. Cf. *Zum subjektiven Gebrauch der deutschen Modalverba*.
  13. – Passage souligné par nous, A.R.
  14. – Passages soulignés par nous, A.R.
  15. – Dans cette trop rapide typologie, nous laissons volontairement de côté la négation dite de membre (*Gliedverneinung*), qui porte sur des membres syntaxiques de l'énoncé :  
Paul n'est pas toujours aussi fier.
- 

## AUTEUR

ANDRÉ ROUSSEAU

Université Charles de Gaulle - Lille III